

Mémo Minatec

« *La proximité entre les pôles technologiques grenoblois et lausannois nous fait penser que vos expériences sont précieuses et intéressantes pour nous...* », nous mandent les amis de *Moins !*, journal romand d'écologie politique. Hmm. Pour ce qu'elles valent, voici deux ou trois choses tirées de notre expérience.

Janvier 2006. Dans six mois aura lieu l'inauguration de Minatec, le premier centre européen pour les micro et nanotechnologies. Un « pôle » du Commissariat à l'Energie Atomique et de l'Institut National Polytechnique, financé par l'argent public de la ville, de la communauté d'agglomération, du département, de la région, de l'Etat et de l'Europe. Depuis six ans déjà, nous multiplions les enquêtes sur les bio et nanotechnologies, décortiquées sous leurs aspects civils et militaires (*duals*), économiques et sociaux, anthropologiques et politiques, locaux et globaux. Ainsi, partant du fait majeur de la technopole, nous avons reconstitué une *théorie*. Une vision ordonnée du monde qui traverse le chaos spectaculaire de l'information permanente, ou celui des universitaires et des fatrasies postmodernes. Nous diffusons ces enquêtes dans les innombrables conférences « sciences citoyennes » où se pétrit en permanence l'idéologie technocratique et nous intervenons ; au scandale du public et des organisateurs. Ces textes sont lisibles dans le recueil *Aujourd'hui le nanomonde. Nanotechnologies un projet de société totalitaire* (Ed. L'Echappée, 2008), et sur le site piecesetmaindoeuvre.com.

Ces esclandres stimulent en retour la circulation de nos critiques. Il faut avoir un discours, des raisons articulées, pour aller occuper les grues du chantier Minatec, inspirer la diffusion de faux journaux locaux, ou susciter le sabotage d'une campagne de promotion des nanotechnologies. Nous avons produit ce discours, ces raisons. Les enquêtes en sont la base, le contenu, la pointe offensive. Et il faut sans cesse les poursuivre sous peine de les voir périmées. La théorie n'est jamais acquise ; au mieux elle pointe de nouveaux buts d'enquête. Nous n'avons pas la science infuse, nous ne disposons pas d'un dogme intemporel face à la révolution permanente des technologies, du monde, des corps, des vies, des rapports humains et sociaux qu'elles transforment sans cesse.

Durant six ans, nous avons dit beaucoup de choses à peu de gens. En 2006, nous avons dit peu de choses au plus de gens possible - aux « gens ». Résolus à ne pas laisser passer l'inauguration de Minatec sans braquer sur les nanos le plus puissant microscope possible. C'est petit un milliardième de mètre (un nanomètre). C'est compliqué les technologies – alors *nano ! Toutes* les forces politiques (y compris les Verts), syndicales, économiques, associatives soutenaient Minatec et le Progrès – et les soutiennent toujours au nom de la « neutralité » des technologies et de leur bon usage « alternatif ». Nous voulions répandre une connaissance et un regard critiques sur les nanos et le nanomonde qu'elles créaient. Nous aurions pu faire *Alphaville* ou *La Fin du langage*, comme Ferdinand Godard, le réalisateur lausanno-grenoblois – mais nous avons déjà participé au *Silence des nanos* de Julien Colin, et à *Alerte à Babylone* de Jean Druon. Nous aurions pu tenter de faire sauter Minatec, comme Billy, Sylvia et Costa ont tenté de faire sauter le Binning and Roher nanotechnology Center d'IBM, à Zurich, mais on a horreur du bruit. D'ailleurs ce n'est pas la roquette tirée sur Malville qui a arrêté Superphénix, mais l'impasse technique et l'effusion de fric. De tous les moyens que nous avons ou que nous aurions pu trouver, nous avons choisi le plus banal, le plus lourd et le plus contradictoire avec notre défiance des *mobilisations* : faire appel au nombre plutôt qu'à la différence. Organiser une marche contre l'inauguration de Minatec. Ensuite ce fut comme dans ce film où Charlot traverse la salle du restaurant glissante, avec une immense pile d'assiettes, au milieu de la cohue qui le bouscule, tandis que le gros maître d'hôtel ne cesse de

lui botter le cul. Jusqu'au bout nous avons porté notre pile d'assiettes branlante et jusqu'au bout nous avons cru la voir se fracasser sur nos six années de travail, les enterrant sous ses débris. Avalons les couleuvres propres à ces entreprises : les froissements d'ego, les caprices, les bouderies, les paresse, les sabotages, les désertions, les malveillances, les intrigues et récupérations. Si l'union fait la force, c'est parfois trop payer pour tant de faiblesses. Impossible de détailler ici ce que nous avons réussi et raté. À coup sûr, nous avons fait des (nano)technologies un sujet de lutte *politique*. Reste qu'une manifestation n'est pas un moment de convergence, mais de *croisement* des trajectoires. De nos mille compagnons de ce 2 juin 2006, certains n'ont marché que sur un malentendu, ou pour des mobiles contradictoires avec les buts affichés. Ils sont loin, nous sommes là. - Mais il est vrai qu'on nous taxe parfois d'obstination.

Pièces et main d'œuvre
Grenoble, juin 2015

Lettre sur le temps qu'il fait

Amis de *La Décroissance*,

Vous nous conviez à nous exprimer, parmi d'autres, à l'occasion du « sommet sur le climat » qui aura lieu en novembre 2015, à Paris. L'idée, bien sûr, est que de tous ces propos surgissent au moins des bouts de savoir sur ce qui nous arrive – à nous les humains, nés de *l'humus*, vivant jusque voici peu, de et sur *l'humus*. Au mieux, d'énoncer des motifs d'espérance, voire des moyens de résistance à la destruction de notre milieu par l'inhumanité hors-sol et machinique.

A priori, cet « événement » créé de toutes pièces par les services de communication nous indiffère. Faut-il se démener à contester, de façon mécanique et ritualisée, les leurres offerts à nos critiques ? Faire de la publicité à une opération publicitaire ? Mais bien sûr, l'idée revient à chaque « sommet », de retourner contre lui-même cet immense moment publicitaire pour lui faire servir d'autres causes. Il n'y faut qu'un contre-événement plus spectaculaire que l'événement ; cortèges, émeutes, attentats ; ou une formule qui ramasse l'air du temps en un projectile imprévu. C'est ça *le facteur humain* que la machinerie veut éradiquer. Il suffirait d'un *tweet*. D'une étincelle. D'un battement d'ailes. Etc.

Si la révolte a besoin d'occasions, dira-t-on, celle-ci en vaut une autre. Quant aux motifs, elle en éclate. Deux siècles d'emballage industriel et technologique ont suffi pour détruire les espèces et les forêts qui avaient échappé aux chasses des primitifs et aux haches des paysans ; pour dévaster et plastifier les océans ; pour infester notre milieu naturel de tant de poisons et radiations que les coupables de ces ruines n'ont plus qu'une issue à nous offrir : la fuite et l'enfermement dans la technosphère.

Nous qui voyons de nos fenêtres la fonte des glaciers, nous n'avons pas besoin de l'expertise des scientifiques du Giec pour constater le chaos climatique. Il en est sans doute de même pour les populations submergées du Golfe du Bengale et pour celles du Sahel, toujours plus asséché.

D'ici novembre, plus personne ne supportera d'entendre encore parler du « sommet sur le climat ». De son coût extravagant ; du *sponsoring* par les entreprises écocidaires ; du cynisme de ce *Green World Show* (vous souvenez-vous d'Al Gore, vice-président des Etats-Unis, promoteur d'Internet et des nouvelles technologies, prophète de la crise climatique et prix Nobel de la paix). Nul ne s'attend à ce qu'il tienne son objectif affiché, « *contenir à 2°C le réchauffement de la planète* » – pas plus que les « sommets » qui l'ont précédé. Pour cette raison même, il pourrait parvenir à des accords permettant aux médias d'afficher une « réussite » amplifiée par l'effet de surprise et de soulagement. « Échec » ou « réussite », ses effets se diffusent déjà, comme un nuage d'encre ou de sang dans un milieu marin.

La *gouvernance mondiale* déploie le spectacle de son existence, de sa puissance, de son emprise croissante au-delà des conflits inter-étatiques et entre systèmes d'alliances économiques et civilisationnelles. Cette emprise n'est d'abord que celle des technologies qui maillent et unifient la planète, et forcent les gouvernements locaux à se plier aux normes les plus efficaces. L'Etat mondial existe déjà, c'est le réseau de technostructures global dirigé par la technocratie planétaire, en symbiose avec sa machinerie cybernétique.

La campagne du « sommet climatique » est aussi une opération de réhabilitation de la science et des scientifiques. Les médias ont mis en scène l'affrontement entre les mauvais savants, « les climato-sceptiques », au demeurant peu nombreux, incompetents ou simplement vendus aux entreprises écocidaires, et les bons savants du Giec, champions de l'environnement et de l'intérêt général. Il nous est ainsi rappelé qu''une autre science » est non seulement nécessaire, mais possible : la science civique des bienfaiteurs de l'humanité. *Le Monde* et certains de ses rubricards

s'activent à la promotion de cette autocritique scientifique des applications de la science. Recension des études alarmistes, éloges des « lanceurs d'alerte », demandes de protections juridiques et professionnelles. Il s'agit de restaurer le prestige de l'expertise et de confiner à l'autorité scientifique le monopole de la vérité sur son activité. Monopole toujours plus ébréché depuis des décennies par les mouvements de victimes et d'ennemis des technosciences. Que le cahier « Sciences » du « journal de référence » soit par ailleurs le principal porte-voix des transhumanistes en France vérifie seulement sa ligne en la matière : la science est polyvalente, tout dépend de ce qu'on en fait. Ainsi, après avoir été la base du développement des forces productives et destructives depuis la révolution industrielle, après avoir rendu possible la destruction du milieu naturel et sa transformation en marchandises, nuisances et déchets, la science se voit confier un riche programme de recherches, avec les moyens et la puissance associés. Évaluations quantitatives et qualitatives des destructions. Études d'adaptation des humains à leurs nouvelles conditions sociales et environnementales. Études de réhabilitation de certains milieux. Études de production de néo-milieux artificiels et de nouvelles variétés d'humanité. On voit que « dans un monde qui bouge », on n'a pas fini de nous sommer de « nous adapter ». Mais détruire, construire, c'est toujours des emplois, de la croissance, des points de PIB. La *destruction créatrice* selon Schumpeter. Et la priorité c'est l'emploi, selon tous les autres.

L'effet du « sommet sur le climat », de sa mise en scène apocalyptique par « tous les gouvernements de la planète » et les rapports des bons savants du Giec, ce peut être la réactivation de l'industrie nucléaire et l'avènement de la géo-ingénierie, censées pallier des surcroûts de « réchauffements climatiques ». Il est bien vrai qu'un autre monde est possible, celui que produit déjà l'emballage technologique, désormais travesti d'impératifs écologiques. Tous les ingénieurs de toutes les *Silicon Valleys*, tous les talents de la *creative class* (Richard Florida), si *open* et *cool* en matière de *lifestyle* (c'est mon choix !), travaillent à la mise au point de la *smart planet* d'IBM. La planète « intelligente » sous contrôle du filet de capteurs global et sous contrainte de sa régie informatique automatisée. La *machine à gouverner* des cybernéticiens. Là, il n'y a pas le choix, c'est « l'urgence climatique » qui commande, dit notre ministre de l'environnement. (*Le Monde*, 2 juin 2015) Climatique ou non, chacun sait ce qu'un Etat d'urgence permet de faire à qui le proclame : tout ce qu'il veut et peut.

Toujours moins d'eau, toujours moins d'air, toujours moins de Terre. La technocratie n'a plus besoin de cette populace des décombres et des terrains vagues, à la périphérie des métropoles. Ni comme main d'œuvre, ni comme marché. Elle se lasse de partager ce rognon de Terre avec ces bouches inutiles, de les nourrir à coups d'aide sociale et humanitaire. Les plus riches sont partis. Ils ont leurs résidences, closes et gardées, leurs îles, leurs paradis d'où ils gèrent leurs affaires par *smartphone* et visioconférences. Leurs urbanistes conçoivent déjà leurs villes flottantes, sous bulle ou sur polder. Cette planète serait très vivable, savez-vous, pour une élite de technologues *augmentés*, de cybernanthropes ayant abandonné à leur propre sort les « zones grises » où les seigneurs de la guerre, califes, mafias, narco-trafiquants règnent déjà sur les masses de « chimpanzés du futur ».

Nous n'avons pas besoin de plus « d'informations » pour dire ce qui nous arrive et y faire face. La contradiction principale de notre temps oppose désormais l'humanité (d'origine animale) à l'inhumanité (d'avenir machinal). Nous n'avons de chance de survie qu'à saisir ce qui fait notre humanité et à le cultiver. Cette conclusion mièvre et banale se révélera, si elle est prise au sérieux, la plus exigeante et la plus radicale de toutes.

Pièces et main d'œuvre
Grenoble, juin 2015